

A propos de culture

par Jacqueline BERTRAND

Il m'est arrivé d'écouter et de regarder par deux fois une interview télévisée de Jean Rostand. « Le patrimoine héréditaire de l'homme est en danger », disait-il.

Ce cri d'alarme, cette mise en garde terriblement précise et dépouillée que lançait le biologiste, ne manquait pas d'éveiller chez moi de profondes résonances.

Je pensais soudain à cette étrange dépossession de l'homme par l'homme, à cette marche lente et inexorable et dévorante de l'esprit, dépassé peut-être par son propre génie. Je pensais à toutes ces civilisations prestigieuses arrivées à leur sommet de progrès et anéanties tout à coup, englouties... à cet éternel et tâtonnant recommencement de l'homme.

Je pensais aussi à cette seule terre immuable, inchangeable. A la seule terre nue et découverte, reçue par l'homme comme seul bien, comme seule réalité.

A chaque fois, l'être humain s'y laisse prendre, il en fait sa chose, la partage, la possède, la vend, la façonne, la remanie, l'habille d'étrange sorte, la couvre de béton et d'acier, s'en croit le maître!

Il suffit d'un rien pourtant, un volcan, un cyclone, une secousse, pour que la terre se délivre du joug et retrouve sa suprême royauté, sa farouche indépendance.

Mais l'homme oublie, recommence, repart et essaye dans sa passion, de donner à la terre ses propres dimensions, son propre génie, de l'assujettir à ses seuls besoins, de la transformer à son seul usage.

Et je me demande soudain avec la même angoisse que Rostand ce que l'homme de l'an 2000 transmettra à son enfant de ce patrimoine-terre reçu à l'origine, comme seul bien valable, comme seule réalité, comme seule vérité.

Déjà notre enfant des villes ne connaît plus la couleur de sa terre. Il en ignore sa tiédeur au toucher, sa chaleur sous le pas. Etranger, il marche indifférent, habitué à la noirceur du bitume, à la sonorité du béton, au vacarme des grues et des marteaux-piqueurs, à l'odeur de l'essence. Inerte, insensible, il ne lève jamais la tête vers le ciel. Regarder les nuages qui l'habitent lui paraît dénué de toute raison et de tout bon sens.

Et je pensais avec toujours la même indéfinissable angoisse, à ce-devenir de nos enfants d'aujourd'hui, à ce qui est déjà leur inertie, leur privation.





Privation, que cette absence de communication entre le monde et eux, que cette absence d'élan, d'allégresse chaude, de souffrance aussi qui nous tient attentifs, constamment en alerte, prêts à nous sentir en communication avec le monde des êtres et des choses.

Ce vide, cette désagrégation, cette privation, je ne les ai jamais tant ressentis qu'en cette période où, après bien des années passées avec les « petits », je reprenais contact avec des « grandes » de 12 ans. Un contact tout d'abord terriblement déprimant.

J'avais les premiers jours, l'impression d'évoluer dans un monde fermé où je ne pouvais établir aucun contact. Retirées derrière le mur des « connaissances », enseignées et apprises, de tout ce qui leur était interdit, de tout ce qui leur était permis, mes filles habitaient un désert gris et uniforme dont rien ne transparaissait, où rien ne pénétrait. Nous n'avions ni le même langage, ni les mêmes yeux, ni les mêmes oreilles et en dehors des apparences de la vie courante, je n'étais pas capable de savoir si elles pensaient, si elles vivaient.

C'est là que m'est encore revenue, lancinante et obsédante, l'angoisse de Rostand :

« Qu'avons-nous fait de cet enfant de cinq ans, clair d'idée, « clair de langage », de cet enfant « fils-espoir, fleur-miroir, œil et lune », de cet enfant capable de « parler » le monde, pour qu'à 12 ans, nous n'ayons plus devant nous, qu'un enfant déserté, un enfant de nulle part ?

Qu'avons-nous fait de ce capital-vie dont nous avons la charge ?

Et j'ai essayé de revivre les années de ces enfants déjà trop vieilles :

Oui à 5 ans leur capital-vie était encore intact et l'héritage reçu de leur vieille terre emplissait encore leurs mains. La source pure, l'étincelle révélatrice était encore prête à jaillir, fulgurante, à la mesure même de ce monde qu'elles vivaient.

Mais, chaque jour, six heures durant, lentement, notre écolier apprend à se séparer de son univers familier. Enfermé dans les mêmes murs, sans attente, sans surprise, le voilà vidé inexorablement de tout ce qui faisait qu'il se sentait heureux, rattaché, libre d'être ce qu'il était — en égalité — en partage avec les autres — en équilibre avec son univers.

La désespérante monotonie, la grisaille uniforme des jours éteints... et tout se déroule comme tous les jours et tout se succède en dehors de lui et plus rien ne répond à cette attente émerveillée qu'il avait de la vie.

Le langage, l'écriture, la lecture, le merveilleux brassage

des mots, leur musique, l'alchimie secrète des images, des idées et des sons, tout se perd dans le désert aride des deux heures de dictée, de l'heure de grammaire, de l'heure d'analyse. Les moyens ont détruit le but. A 10 ans notre écolier modèle est devenu un étranger sur la terre qu'il habite, pire même, un indifférent.

Que dire de celui qui, dans nos classes populaires, occupe les places méprisées des rangs inférieurs? Nos classes traditionnelles sont le lieu de terribles privilèges et au moment où l'on réclame tant l'égalité de l'enfant devant l'instruction, en y voyant seulement une question de ressources, je me pose la question : « Où est l'égalité de l'enfant face à l'intelligence? Pourquoi cette différence navrante entre les bons élèves et les autres? N'ont-ils pas tous les mêmes besoins de vivre, les mêmes besoins de sentir, de penser, quelle que soit la capacité de leur cerveau ou la facilité de leur mémoire? »

Pourquoi condamner l'enfant à subir le fardeau des connaissances où nous l'enfermons, — sans espoir de libération pour le « doué » attaché, rivé à sa besogne — sans espoir d'évasion pour « l'incapable » qui se désespère ou se révolte?

Oui, je crois qu'il serait temps de réclamer l'égalité de chaque enfant face au problème de son devenir. C'est là que le mot me manque et me blesse. Devrais-je dire face à la connaissance? C'est un mot pour savant, trop orgueilleux — trop sûr. Peut-être oserais-je dire face à la culture? Si tant est que culture corresponde à ce grand tournoiement des êtres et des choses, à cet envahissement du présent, au débordement du passé, à cette prescience de l'avenir. Si tant est que ce mot corresponde à cet impérieux besoin de se sentir en partage avec le monde et la terre et les hommes, en communauté avec tout ce qui vit et respire.

Oui, si pour nos enfants, pour chacun d'eux, nous arrivions à recréer, à redécouvrir le secret de ce partage, de cette compréhension, de cette communication, peut-être alors aurions-nous découvert le moyen d'abattre les barrières qui donnent à nos enfants des numéros comme à des chevaux de course. Peut-être les rendrions-nous tous égaux, tous libres. Peut-être face au monde de la culture, leur transmettrions-nous intact, ce capital-vie, ce patrimoine héréditaire auquel ils ont tous droit.

Peut-être seraient-ils tous alors capables de s'illuminer de la grande lumière dorée et sourde de Rembrandt, peut-être sauraient-ils prendre en charge la grande passion de Baudelaire, le cheminement magnifié de Colette. Peut-être pourraient-ils suivre la grande vague-pensée de Saint-John-Perse ou la musique débordée de Debussy ou simplement encore apercevraient-ils le long et blanc alignement des arbres au long de la route, le poudroïement des feuilles dans le vertige de la vitesse. Peut-être pourraient-ils écouter le bruit d'orgue qui allonge le vent dans





les forêts de septembre, ou le grand silence peuplé de la foule.

Oui peut-être se sentiraient-ils frères de tous les hommes, ceux du passé et ceux du présent, peut-être se sentiraient-ils tout à fait vivants ?

Quant à moi, après bien des années, j'ai retrouvé le seul problème qui m'habitait aux premiers jours de mes débuts : donner à ces enfants d'aujourd'hui comme à celles d'hier : à ces enfants délaissées, oubliées, pourquoi ne pas le dire, méprisées, leur donner leur raison de vivre, leur faire retrouver et réapprendre ce rythme intime, ce rythme respiratoire, qui leur permet de redécouvrir ce silence intérieur qui les tient attentives, qui leur fait reconnaître le visage oublié de la longue vie des hommes sur la terre qu'ils habitent.

Pas à pas, patiemment, nous réapprenons cette lente respiration qui permet à chacune de découvrir et d'identifier son propre univers. Peut-être, elles à qui jusqu'alors, on n'a jamais rien demandé, peut-être pourront-elles en porter témoignage :

« Le soleil me couvre le visage. En un long soupir, je m'endors sur le sable ».

« C'était dimanche.

Les amandiers étaient en fleurs. Tandis que l'auto roulait dans la campagne, je pensais au Japon où fleurissent aussi des amandiers, où peut-être une autre petite fille recevait la même caresse des fleurs sur ses yeux.

Et je me disais : « Qu'il est doux, dans la campagne provençale, qu'il est doux d'avoir des pensées lointaines ».

Témoignage aussi, cet effort tâtonnant qui guide ces mains déshabituées à la poursuite de formes, de lignes, de volumes éparpillés dans l'espace, qui les rassemble, à grand labeur, qui les cerne et les étale là, sur la feuille blanche, intacte et vide de telle sorte qu'elle se vêt lentement, se peuple, s'anime. Témoignage étrange que cette récréation à base de couleurs largement étalées et brassées et mêlées et librement ordonnées.

Oui, témoignage sûrement que cette intime joie qui en découle, cette allégresse secrète qui les tient « en partage », qui habite chacune de ces enfants reniées et oubliées, les cataloguées les laissées-pour-compte des listes de fin d'année.

Peut-être alors ces enfants-parias, mes filles « cow-boys » auront-elles enfin reçu et reconnu leur « héritage-patrimoine »

Peut-être pourrais-je alors rester encore le soir, longtemps éveillée à écouter monter de la nuit, la longue respiration des hommes endormis.